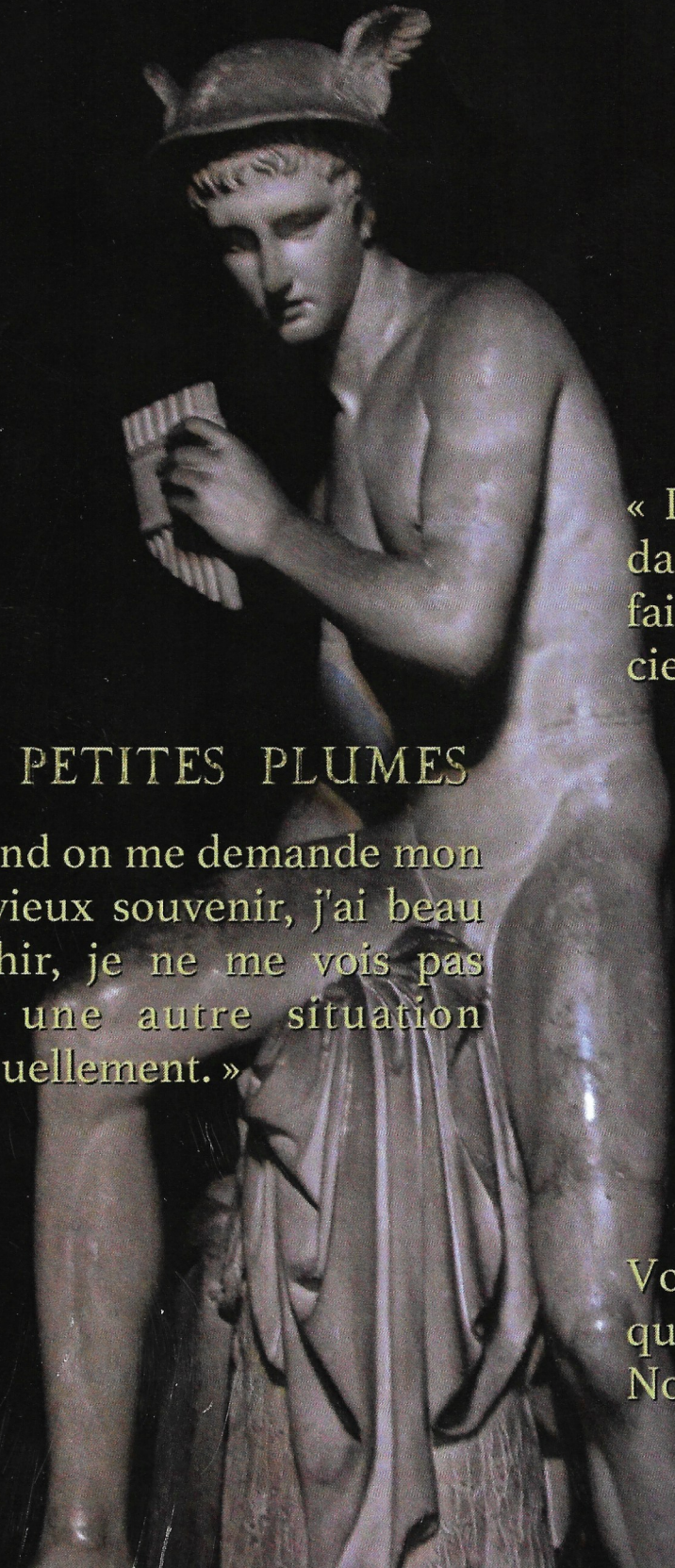


L'HERMES



LE MESSENGER DES CRÉATIONS ÉTUDIANTES



LES EPHEMERES

« Les gouttes de pluie se figent dans leur chute, le silence se fait, un corbeau flotte dans les cieux, immobile. »

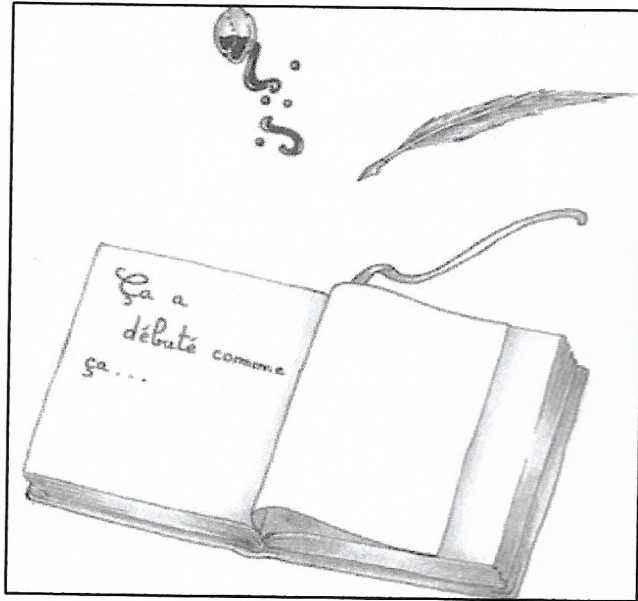
LES PETITES PLUMES

« Quand on me demande mon plus vieux souvenir, j'ai beau réfléchir, je ne me vois pas dans une autre situation qu'actuellement. »

LA K'HERMES

Vous avez toujours voulu savoir quel dieu vous êtes en soirée ? Notre quiz est fait pour vous !

L'édito



Nous avons voulu créer cette revue pour permettre aux étudiants de publier leurs compositions, tous genres confondus, afin d'encourager l'expression et la création des jeunes au sein de notre Université. Poèmes, nouvelles, pièces de théâtre, critiques, anecdotes...

De nombreux jeunes auteurs amateurs ont répondu à notre appel afin que nous puissions concocter une revue littéraire variée, riche et ludique. Nous espérons ainsi vous divertir et partager avec vous notre goût pour la lecture, pour l'écriture et pour l'imaginaire, où chacun pourra se retrouver au fil des différentes rubriques conçues par notre équipe de rédaction. Nous vous souhaitons donc une agréable lecture pour ce tout premier numéro de l'HERMES !

Julie Faivre, Présidente d'ALC
Mélissa Peifer, Rédactrice en chef de l'Hermès

L'équipe de rédaction

Anaïs Parinet : Lecture des textes
et graphismes

Antoine Alligier : Lecture des
textes

Jennifer Soulet : Communication

Marine Boutard : Responsable
communication

Marjolaine Pelletier : Responsable
lecture de textes

Mélissa Peifer : Rédactrice en chef

SOMMAIRE

Les éphémères.....p.IV-VII

Et si vous commenciez votre lecture par des nouvelles parfois poétiques, parfois étonnantes, mais toujours passionnantes ?

La criée littéraire.....p.VIII-IX

La rédaction vous propose ses coups de cœur. Vous ne savez pas quoi lire en ce moment ? Faites nous confiance !

Le fil d'Ariane.....p.X-XIII

Les auteurs prolifiques ont leur place dans l'Hermès ! Ici, retrouvez leurs œuvres qui se suivent de numéro en numéro.

Les perles.....p.XIV-XV

Des anecdotes aussi drôles que cruelles à propos de l'Histoire sauront vous amuser et vous instruire dans cette rubrique.

Les petites plumes.....p.XVI-XVIII

Le café gourmand de l'Hermès : poèmes et histoires courtes, vous n'en ferez qu'une bouchée !

Le forum.....p.XIX-XXI

Ici, vous avez la parole ! Littérature, cinéma, théâtre... Exprimez-vous chers lecteurs, faites-nous parvenir vos critiques !

La k'hermès.....p.XXII-XXIII

Enfin, détendez-vous avec nos pages de jeux après avoir découvert les talents littéraires des étudiants de Bordeaux Montaigne !

LES ÉPHÉMÈRES

Un jeudi sous la pluie

De J.P.Ambrein

Un jeudi sous la pluie. Cela résume ma journée. La pluie ne m'embête pas, je l'aime bien. Le jeudi en revanche... je n'aime pas le jeudi. Je n'ai jamais aimé le jeudi. Pourquoi ? Je l'ignore. Cela reste une pure haine totalement irrationnelle. Certains n'aiment pas les épinards, d'autres détestent les souris, moi je n'aime pas le jeudi. Je suis sur un trottoir, je sors des cours et j'attends désormais mon bus qui, fidèle à lui-même, est en retard. Ma journée de cours a été désastreuse, les leçons ennuyantes à mourir s'enchaînant à une allure digne de celle d'un escargot. Un escargot farci à l'ail et au persil. Et je commence à avoir mal à la tête, un de ces légers maux au front, pas vraiment douloureux, mais tellement agaçants ! Bref, je ne cesse de râler, je le sais, mais je n'ai guère que ça à faire en attendant mon bus.

Soudain Elle est là. Je La distingue, Elle est de dos, parlant avec une de Ses amies. Cette amie part, Elle se retourne. Nos regards se croisent, le temps s'arrête. Les gouttes de pluie se figent dans leur chute, le silence se fait, un corbeau flotte dans les cieux, immobile. Tout disparaît, il ne reste que Ses yeux, couleur noisette, plus beaux que n'importe quels autres.

Un coup de klaxon me ramène à la réalité : mon bus est arrivé et attend patiemment que je remonte sur le trottoir pour pouvoir se garer. Je me pousse rapidement hors de son passage, puis regarde à nouveau dans Sa direction, mais Elle s'éloigne déjà, à la suite du bus.

Qui est-Elle ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'Elle est la plus belle fille, la plus magnifique créature que j'ai contemplé de toute ma vie.

Elle monte dans le bus, et je la vois disparaître dans la rangée entre les sièges. J'attends patiemment mon tour puis monte dans le véhicule, passant doucement sous le regard noir du chauffeur. Je m'aventure alors entre les sièges. La dernière double-place totalement libre est juste devant la Sienne. Je m'y assois en prenant soin de ne pas regarder la jeune fille aux si beaux yeux. Je regarde dehors : malgré les trombes d'eau qui tombent, j'imagine un superbe coucher de soleil derrière les collines grisâtres.

Le bus démarre et le paysage, morne sous la pluie, défile lentement sous mes yeux. Je pense à Elle, si près de moi et pourtant si loin. Je me surprends rapidement à imaginer qu'Elle vient s'asseoir à côté de moi, qu'Elle m'offre un de Ses sourires rayonnant puis qu'Elle niche Sa main à la peau douce et fraîche dans la mienne. Je pourrais presque sentir Son parfum : sucré et fruité, entêtant et pourtant léger.

Mais je suis ramené à la réalité par une désagréable sensation : quelque chose d'humide coule sur mes lèvres. Je les frotte de ma main qui devient aussitôt écarlate. Je jure : je saigne du nez. Il ne manquait plus que ça !

J'ouvre la poche de mon sac, fouille dans celles de mon jean, mais il semblerait que j'ai oublié tous mes mouchoirs aujourd'hui. Je demande à la fille de devant, au garçon à ma droite : personne n'en a. Je prends mon courage à deux mains, me retourne et lui demande à Elle si Elle en a. Elle en a. Elle sort en toute hâte un paquet de mouchoirs en papier d'une de ses poches, l'ouvre. Nos peaux s'effleurent lorsque je saisis le mouchoir qu'elle m'offre ; quelle délicieuse sensation ! Mais je me dépêche de plaquer le morceau de papier salvateur contre ma narine : il s'imbibe aussitôt de sang. Pourtant je sens que ce dernier continue de couler. La Fille me précise que je saigne de l'autre narine. Me sentant un peu idiot, je m'empresse de déplacer mon mouchoir, et le sang coule de plus belle. Je sens l'horreur m'envahir quand je comprends que je saigne des deux narines ! Elle le comprend en même temps car je la vois sortir à toute allure un nouveau mouchoir. Je le prends, laissant tomber l'autre au passage. Malgré tous mes efforts, et un troisième mouchoir totalement imbibé, le sang semble couler toujours plus fort. Et ce mal de tête qui ne me lâche pas ! Je le sens tambouriner entre mes tempes ! Je serre les dents en espérant que la douleur reflue, au lieu de quoi elle m'emplit désormais tout le crâne. Je serre les dents ; j'ai mal. Je prends stoïquement un nouveau mouchoir, le cinquième. J'entends la Fille aux si beaux yeux me dire à quel point je suis pâle, mais la douleur m'empêche de répondre quoi que ce soit. Je la sens se répandre dans ma nuque, puis dans mes épaules. Elle est désormais partout. Je grogne : j'ai très mal. Je m'effondre sur mes sièges. Inquiète, Elle se lève et vient s'asseoir à côté de moi.

Je me redresse tant bien que mal et essaye de saisir le dernier mouchoir qu'elle me tend mais mon bras me brûle. Mon corps me brûle. On ne comprend vraiment le nombre de cellules que notre corps comporte que lorsque l'on a la sensation que chacune d'entre elles est transpercée par une aiguille chauffée à blanc. La Fille me touche la joue et ses doigts sont alors écarlates : mon sang s'écoulait également par les oreilles. Cette fois, la douleur devient si intense que je hurle. Je suis pris de tremblements qui deviennent vite des convulsions. Elle me prend dans Ses bras et me serre fortement contre Elle pour éviter que je ne me blesse. Je ne peux m'empêcher de songer à l'ironie de la situation : moi qui rêvait un jour de sentir son contact, je me trouvais dans ses bras, mais dans l'incapacité de savourer ce si précieux moment...

Je prends vaguement conscience de l'agitation qui règne désormais dans tout le bus. Je vois Ses lèvres remuer : Elle me parle sûrement. Mais je ne comprends rien. Mes neurones ont dû fondre sous l'effet de la chaleur : je me sens brûlant.

Et soudain, tout s'arrête. Je ne convulse plus. Je n'ai plus mal. Je sens Ses mains froides contre mon visage et je distingue, parmi les effluves cuivrées de mon propre sang, Son parfum : fruité et sucré, entêtant mais léger.

Je souris. Je suis mort.

Dors, Katheudo, dors.

De Hélène Deus et Julie Faivre

Mon médaillon se balançait au rythme de mes pas feutrés lorsque je dévalais les escaliers vieilliss par le temps. Il avait une forme ovale, de couleur bronze et y était gravé un nom, *Katheudo*.

Mes journées étaient paisibles. Je passais la plupart de mon temps à arpenter les couloirs de ce que j'appelais « mon hôtel particulier », à errer de chambre en chambre, rendant des visites inopinées à leurs locataires. Ils avaient pris l'habitude de me surnommer « Monsieur Kath », sans doute un mauvais jeu de mot qu'ils trouvaient visiblement à leur goût. Nous avions tous nos petites expressions à « Belles de nuit », c'était peut-être une façon pour nous de nous approprier un monde trop lointain pour être le nôtre. Une sorte de langue nationale en somme.

Je m'étais établis ici il y a maintenant dix ans, arrivé par hasard dans les valises d'une vieille femme dont je ne me rappelais ni le visage ni le nom. Elle était morte peu de temps après son arrivée mais les pensionnaires m'adoptèrent, au grand désarroi du personnel qui, à défaut de me donner sa bénédiction, agissait comme si je n'existais pas. Je m'habituais vite à la présence des autres occupants, m'appropriant leur chambre comme bon me semblait, au grès de mes envies.

Au début du printemps dernier, j'avais pris pour habitude de venir me blottir sur la chaise de la chambre 205. Son occupant était un singulier personnage aux allures de crooner des années 60. Sa plus grande lubie était de chanter à tue-tête *Strangers in the night*, un chapeau Trilby ancré à son crâne, comme un Frank Sinatra qui se serait enfuit loin de son New Jersey natal.

Il aimait jouer de son piano dans le hall et se donner en spectacle aux résidents. C'était toujours à lui qu'on faisait appel pour animer les soirées à thème organisées. Je me sentais bien auprès de cet homme, du moins pour un temps. Deux mois de jazz-swing me suffirent et je décidais d'élire mon domicile dans un autre recoin de « Belles de nuit ». L'été venu. Je n'entendis plus jamais l'homme chanter. A l'étage du dessus se trouvait un énergumène qui en faisait toujours des tonnes pour pas grand-chose. Sa particularité à lui était de toujours trouver à redire. Il était souvent sujet à conversations dans les couloirs :

« - Tu as bien disposé ses chemises par jour de la semaine ? Il va encore faire une crise, c'est une vraie tempête dans un verre d'eau. »

Il avait en effet des manies bien à lui comme ouvrir et fermer les rideaux trois fois de suite avant d'aller dormir, ou de placer ses pantoufles à exactement cinq pas de son lit. Je m'amusais beaucoup à perturber ses petits protocoles frénétiques qui, lorsqu'ils n'étaient pas suivis à la perfection, le mettaient dans un état d'effervescence quasi incontrôlable. Mes farces n'amusaient guère le personnel qui avait de plus en plus de mal à calmer le quadragénaire. Ils me guettèrent attentivement, veillant nuit et jour afin que je ne m'introduise plus dans son univers immaculé. Ils n'eurent pas à le faire bien longtemps puisque, une semaine plus tard, les pantoufles avaient été remplacées par des espadrilles orange qui se baladaient à deux, trois ou dix pas du lit.

Pendant l'automne, je décidai de me faufiler dans l'étrange monde de « Fable », la fille qui logeait au premier. Elle portait toujours de longues robes noires et sa peau pâle détonnait d'autant plus que ses lèvres étaient peintes en rouge. Sa porte arborait un gigantesque attrape rêves qui, selon elle, lui aurait été offert par un moine bouddhiste en guise de remerciement. Le personnel connaissait que trop bien son histoire et savait que ce genre de grigris venait des indiens d'Amérique. Des récits du genre, elle en avait toute une panoplie, plus rocambolesques les uns que les autres. Quiconque la croisait à l'étage savait à coup sûr qu'il serait piégé à l'écouter sans pouvoir interrompre ce flot d'incessantes facéties. Moi, elle me distrayait, rendant mes journées moins monotones. Un problème majeur m'apparue rapidement : souffrant d'insomnies, la jeune femme me réveillait, brisant mon précieux sommeil. Je parti et rien de plus épique que la perte des clés du local à ménage ne fut plus jamais raconté à « Belles de nuit ».

C'est au rez-de-chaussée, alors que les feuilles mortes portées par le vent froid de l'hiver virevoltaient dans le ciel, que je trouvais, en la chambre de la fillette à la ficelle, mon nouveau foyer. Une dame venait lui accrocher des rubans, chaque jour d'une nouvelle couleur, dans ses cheveux d'or. Elle riait aux éclats lorsque je faisais semblant de ne pas réussir à attraper ces petits bouts de soie qu'elle agitait sous mon nez. Je restais longtemps à ses côtés, voyant défilier l'hiver par la fenêtre, confortablement allongé sur son lit d'enfant. Une nuit, alors que la neige tombait, mêlée de grêle, contre les volets battants, la fillette me serra si fort qu'elle manqua de briser tous les os de mon corps frêle. Dormir près d'elle m'effrayait.

Le lendemain, la dame qui lui nouait les cheveux chaque matin sanglotait seule, assise sur un banc du parc.

Les rires de « Ficelle » ne résonnèrent plus.

Je me baladai devant la bâtisse à la recherche d'une nouvelle personne chez qui je pourrais me cacher cette nuit. Derrière moi se découpait sur le blanc de la façade une large pancarte en bois sur laquelle avait été peint « Belles de nuit – Hôpital psychiatrique »

« - Tu as vu, la petite Sophie est décédée ce matin, lança une infirmière à sa collègue

- Et Monsieur Kath ?

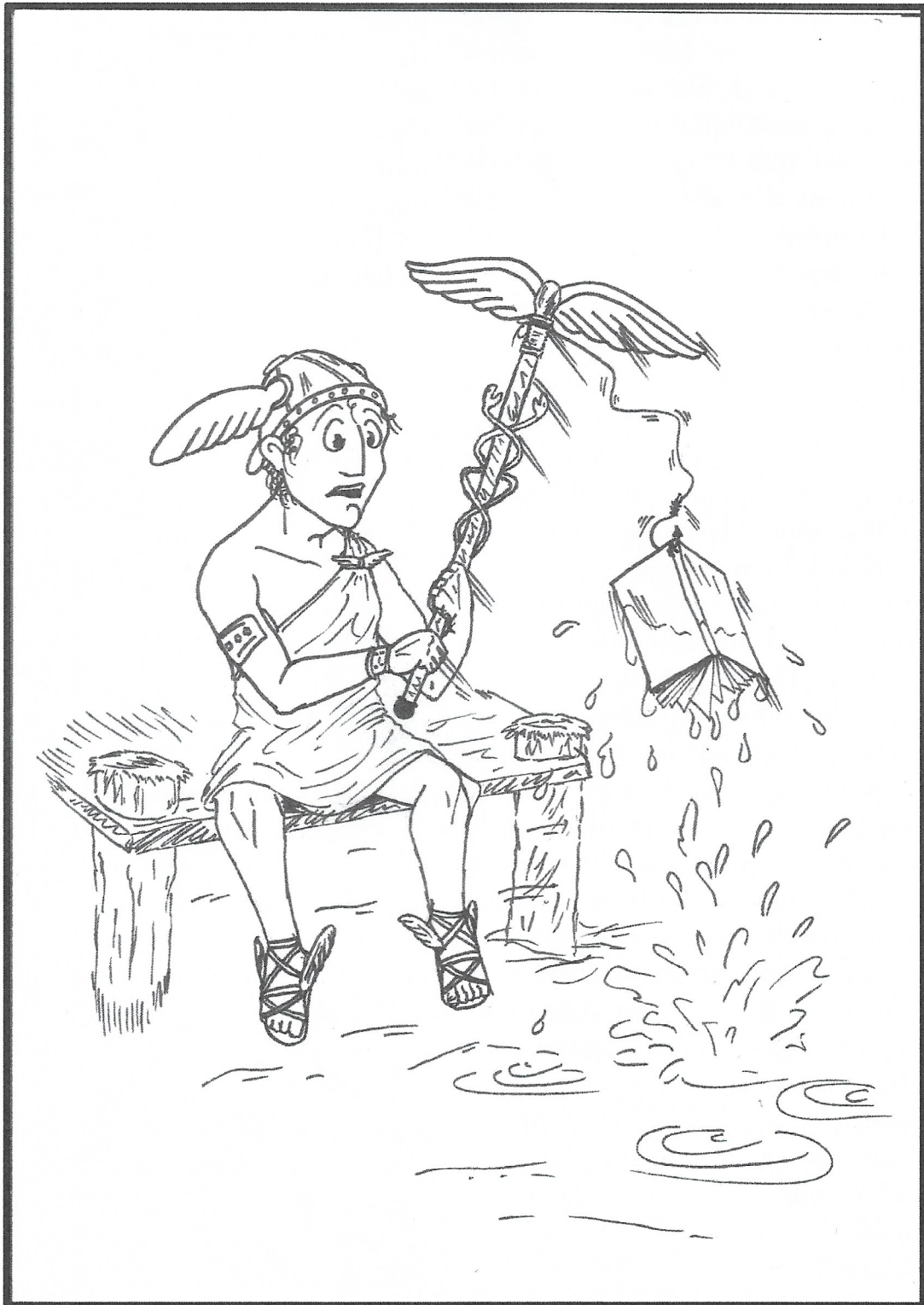
- Vincent l'a vu quitter la chambre au beau milieu de la nuit.

- Encore une coïncidence à ton avis ?

- Je ne suis plus certaine de croire aux coïncidences depuis que je travaille ici. Avec ce chat. »

La légende péremptoire du chat blanc de l'hôpital psychiatrique « Belles de nuit » se diffusait déjà à travers tout le pays. Lorsque *Katheudo* s'endormait au près d'un patient, son cœur s'éteignait peu de temps après le départ de l'animal, comme si celui-ci était devenu le messager d'une funeste nouvelle.

LA CRIÉE LITTÉRAIRE



Le Trône de Fer, George R.R. Martin

La saison 7 de Game of Thrones vient de s'achever, votre vie n'est donc plus que vide et désespoir. Mais pas de panique, si les aventures dragonsques de Daenerys et les manigances de Littlefinger vous manquent, il est peut-être temps de vous plonger dans la version papier de la saga.

Bien que la série d'HBO soit fantastique (dans tous les sens du terme), l'oeuvre originale de l'auteur le plus sadique du siècle vaut largement le détour. Rien n'est laissé au hasard, les raccourcis et incohérences qui nous laissent perplexe dans la série n'existent pas dans les livres et surtout, l'univers est plus étoffé. En effet, on peut aisément imaginer la difficulté d'adapter une telle saga sur le petit écran, c'est pourquoi de nombreuses intrigues sont passées à la trappe. Si vous voulez profiter pleinement de l'univers de Game of Thrones à travers une plume oscillant entre cruauté, brutalité et poésie, vous devriez vous ruer dans la librairie la plus proche et vous procurer les cinq tomes déjà disponibles, ainsi qu'attendre patiemment les deux derniers qui vous permettront de connaître le dénouement du jeu des trônes ainsi que la guerre contre le Roi de la Nuit. George Martin nous promet une fin « douce-amère » que nous avons tous hâte de connaître.

Phèdre, Jean Racine

Phèdre, reine tourmentée, dévastée par la perte de son mari Thésée, rongée par la culpabilité lorsqu'elle réalise son amour pour Hippolyte, son beau-fils.

Racine nous plonge dans une histoire inspirée de la mythologie grecque, respectant les codes de la tragédie, le tout écrit en alexandrins qui rendent élégante et magnifique cette pièce pourtant si terrible dans le message qu'elle transporte. En effet, Phèdre éprouve une passion interdite pour le fils de son mari qu'elle croit décédé, passion qu'elle sait ne pas être capable de contenir plus longtemps. Sa moralité est remise en question, et la nôtre par la même occasion. Certains considèreront que les sentiments sont incontrôlables, d'autres que Phèdre est impardonnable. La nuance entre la culpabilité et la responsabilité est au cœur de la pièce : Phèdre est, de par ses sentiments inavouables pour son beau-fils, coupable de tous les tourments qu'ils subiront chacun, ainsi qu'Oenone, la confidente, qui porte le poids d'un lourd secret sur ses épaules. Pour autant, peut-on considérer Phèdre comme responsable de ses sentiments ? Jusqu'à quel degré est-il possible de les contrôler ?

A quel moment devient-on responsable de ce dont on est coupable ? C'est la question de fond de la pièce, ainsi que le grand dilemme du personnage principal. « Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable, □ Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable. » - Phèdre (I, 3, v. 241-242). Ici, Phèdre se reconnaît coupable, mais n'admet pas sa responsabilité, elle se place en victime.

A vous de vous faire votre avis sur la question !

LE FIL D'ARIANE

LE MASQUE DE NIHILAS

Ou « *Les Epées gardiennes* »

D'Antoine Alligier

• CANTATO : Aenius Leonius

• CHANT I : Orphéus Leonius

Tue-le.

*Le sang d'Aenius se glaça, tout lui parut déjà
presque irréel. Il se résolut à mourir, il le
devait, pour l'Existence. Toute sa vie l'avait
conduit à cette mort.*

*Il tendit ses mains vers les flammes, langues
orange léchant le pont sur lequel il se tenait.
Le Tartare l'emportait déjà dans son feu pour
le dévorer. Ses jambes devinrent plus lourdes
que le plomb, il se sentit emporté dans le vide.*

*Un sentiment l'inonda : il voulait que cela
vienne vite.*

*Il repensa à Lavinia, son épouse, qu'il allait
laisser seule, avec son fils de trois ans.*

*Orphéus. Plus bel espoir laissé derrière lui,
plus beau que son empire.*

*De nouveau la sentence fut dite derrière les
portes du phare.*

Tue-le, Arcturus, TUE-LE !!

*Une explosion, beaucoup de fumée, un souffle
fort. Une ligne d'or, perçant l'horizon de feu,
ouvrit la porte de l'ultime passage.*

Orphéus connaissait cette histoire
par cœur.

Il la lisait, la répétait, la préparait
pour la chanter, comme toutes les
épopées qu'il psalmodiait à défaut de les
vivre.

Il disposait des traits délicats
d'Aenius à son âge, quelques orbes avant
de devenir empereur, ainsi que de ses
cheveux blonds bouclés, les mêmes qui
autrefois resplendissaient, ornées de
lauriers d'or. Depuis deux siècles que les
Leonii régnaient, l'ainée avait toujours
hérité d'anneaux d'or et le cadet de
fouets noirs.

Un brasero le réchauffait en ce
tenace hiver, projetant des ombres irisées
sur les plantes vertes et les étagères
remplies de bibelots de bronze, qui
cachaient des murs vermillon peints de
fresques pastels et creusés de mosaïque
aux fines tesselles.

Notre héros se trouvait là, tou
absorbé par ce qu'il lisait. Un grand
rouleau défilait devant lui à mesure qu'il
avançait dans l'histoire. Il chantait avec
entrain ce qui restait muet sur le sourcil
papyrus. Les crépitements du brasero
couvraient sa voix d'éphèbe, et les
aventures avec sa fumée s'élevaient vers
un ciel gris par un impluvium enchanté
qui ne laissait entrer la pluie. Aux ides de
l'orbe de Sanhktor, il laissait le froid
dehors et la chaleur entre les murs
soufflait comme une bouche invisible le
volutes gris et inspirait l'oxygène.

La magie avait fait du Palais un poumon.

Ainsi dans le cabinet d'Orphéus, tout demeurait à l'équilibre : dans son esprit l'aventure pouvait surgir des lames du chaos. Il s'imaginait comme ces héros qui franchissaient les monts et traversaient les mers, à la proue d'une fière galère. L'éperon brisant les vagues, la quille creusant l'écume, sa trirème intérieure l'emportait à grands coups de rame vers des mondes enchantés.

Il répéta chaque vers de l'épopée.

Celle d'un garçon au même nom que lui.

Igandoï menait les aliatémas dans la mer tempétueuse, un chant sournois glissait sur la glace éparse, corrompant le cœur des marins. L'Orphéus de la légende alors joua de la lyre sur le pont pour dans la puissante tempête éloigner les kaïzorèn. Seuls ses doigts pinçant les cordes de sa cithare pouvaient réfréner leur mélodie. Mais un jour, Igandoï voulut aller encore plus loin au nord, vers la mer blanche aux île-montagnes. Orphéus les prévint qu'il ne les accompagnerait pas, mais il ne voulut pas l'entendre, il refusa d'attendre l'orbe plus clémente et douce de Byophulus. Igandoï mena son expédition à merveille, mais les kaïzorèn, elles, jouaient toujours à la corde de l'horizon et tirèrent dans le sillage de leur voix les aliatémas.

Quand ils revinrent chez eux, Igandoï et ses marins avaient changé. Leur peau était devenue grisâtre, leurs yeux : jaunes et leur voix : un souffle. Leur village : un ancien souvenir.

Cette légende, l'Orphéus de notre histoire l'avait découvert enfant, comme tant d'autres récits. Il y pensait toujours lorsqu'il remit le rouleau dans

sa bibliothèque. L'idée lui vint de s'en inspirer, pour un chant qui, dans son esprit, commençait à émerger.

Le brasero baissa d'intensité. Le froid hardi du dehors allait rentrer, mais ça n'aurait pas grandement dérangé Orphéus, qui depuis sa fenêtre souvent contemplait ce si vivant dehors. Si large. Si libre mais si froid. Il se décida à partir au Triclinium, pour y manger et y exprimer ce qu'il avait dans le cœur.

En sortant du cabinet, il croisa un de ses esclaves :

Gaenae ! File chercher du bois, lui dit-il.

Un jeune garçon aux yeux noir s'avança.

Je reviens dans la soirée, ajouta Orphéus en pensant à tout ce qu'il avait à faire, au cours de cette journée de futur empereur de Grantia.

Dominus ! Fit Gaenae d'une voix en mue. Il partit à la réserve dès que le prince fût parti vers le triclinium, la salle à manger du Palatin.

Des lampes à huile éclairaient les couloirs et les salles de la Villa du Palatin, ancestrale demeure des Leonii. Accrochées à hauteur d'homme aux murs, ou sur des lustres, elles conféraient une ambiance tamisée aux pièces assombries et aux corridors interminables et labyrinthiques. Orphéus marcha, des idées plein la tête, vers sa destination, guidé par un petit air joué à la lyre : un citharède chantait déjà dans le triclinium.

LA SUITE AU
PROCHAIN
NUMÉRO !

« C'EST DE L'ART ! »
Ou
Regard cynique et amusé sur le monde de l'art

De
ALEXIS N. JAMET

Liste des personnages :

*Julien Dubuisson, l'étudiant
Florian Robert, l'ami de Julien*

*Juliette Berlin, la copine de Florian
Alice Ragazze, la jeune artiste
Aubin Perceval, le rival*

*Joseph Néant, critique d'art
François Cannord, directeur du musée
Georges Bruns, un gendarme
Philippe Richard, directeur de l'hôpital
Homme, celui qui apporte les tickets voyages
L'Homme riche, qui achète les toiles*

Tim Halley, narrateur

Les lieux :

*L'appartement de Julien et de Florian
Le Musée
La rue
Atelier
Hôpital*

L'action se passe à Bordeaux.

**Acte I,
Scène 1**

Les Lumières s'allument. Le décor représente une rue avec beaucoup de passants et d'artistes de rue. Un des artistes se distingue des autres (Tim Halley). Une musique de rue se fait entendre (guitare, violon, piano, tambour, maracas).

TIM HALLEY :

(Enjoué)

UN TEMPS POUR VIVRE, UN TEMPS
POUR JOUER
UN TEMPS POUR AMUSER, UN TEMPS
POUR MANGER
ET AINSI LA VIE SE PERPETUE
POUR NOUS ARTISTES DE RUE
VOUS AMUSER C'EST NOTRE MÉTIER
IL FAUT BIEN MANGER
JE DÉAMBULE AUPRÈS DE LA
POPULACE

AVEC MES VÊTEMENTS PLEIN D
CRASSE
AVEC TOUT MON BAZAR
POUR VIVRE DE MON ART !
POUR VIVRE DE MON ART !

*Tim s'installe à son stand. Il change le panneau
« Artiste-peintre » par « conteur d'histoire »
Tim s'adresse au public.*

TIM HALLEY :

Vous savez, l'art a toujours été conté
Spécialement l'art de la rue. Mais est-ce
que vous connaissez le jeune artiste Julien
Dubuisson ? (Silence). Lui seul a
compris l'industrie de l'art. Et c'est
cette histoire que je vais vous raconter !

UN PAS DANS LE SABLE
DANS CETTE VIE EXCÈCRABLE
LES JOIES DE L'ART SONT
DISCUTABLES

ET LE TRAVAIL NON RENTABLE
MAIS UN JEUNE ARTISTE A SU SE
RELEVER
CONTRE CES ARTISTES
DÉGÉNÉRÉS !
INSTALLEZ-VOUS
CONFORTABLEMENT
REPRENONS DEPUIS LE
COMMENCEMENT
ENSEMBLE DÉCOUVRONS
L'HISTOIRE DE L'ART
PLEINE DE POCHE ET DE
MOUCHOIRS
RIEN NE SERA ÉPARGNÉ
TOUT VOUS SERA RACONTÉ
SANS CENSURE, SANS
INTERMISSION
L'HISTOIRE DE JULIEN DU-BUISSON !

Les lumières s'éteignent.

**Acte I,
Scène 2**

*Les lumières se rallument. Décor
d'un musée. Murs blancs, des peintures abstraites y
sont accrochées. Deux chaises sont installées au
milieu. Un jeune étudiant (**Julien**) entre en scène,
la lumière braquée sur lui. Il a sous son bras
plusieurs toiles de différentes tailles.*

JULIEN DUBUISSON

(Regardant autour de lui)

Bonjour ! Il y a quelqu'un ?

*Un homme d'âge mûr (**François**) entre en
scène. Habillé en tailleur. Une barbe grisonnante
mais discrète et des lunettes rectangulaires. Le
crâne dégarni.*

FRANCOIS CANNORD

(Sur un ton formel, poli)

Ah, monsieur Dubuisson je suppose.

JULIEN
(Souriant)

13

Exact. Je suis en avance.

FRANCOIS

Ne vous en faites pas, l'art n'est pas chose
pressée !

*François fait un signe à Julien de s'asseoir sur
l'une des chaises. Ils s'assoient.*

FRANCOIS

Bien, il me semble que vous aviez des choses me
montrer.

JULIEN

Oui ! *(tend sa première toile)*

FRANCOIS

(Intrigué)

Ah !... Qu'est-ce que c'est ?

JULIEN

(Fier)

Il s'agit d'une toile peinte avec différents
morceaux de viandes et du coulis de sang. Je l'ai
appelée « Chair Morte ». Elle met en avant la
violence perpétrée sur les animaux. Je suis contre
la consommation de viandes, rien que de les
imaginer dans un abattoir me fait frémir.

FRANCOIS

Je vois. Vous avez déjà visité un abattoir ?

JULIEN

Pas personnellement mais...

FRANCOIS

Dans ce cas, comment pouvez-vous retranscrire
une telle violence sans l'avoir vu de vos propres
yeux ?

JULIEN

Je n'ai pas besoin d'en visiter, ça me paraît
évident que ces pauvres bêtes souffrent !

**LA SUITE AU
PROCHAIN
NUMÉRO !**

Drame chez les Tudors

Henri VIII a fondé l'Anglicanisme, religion majoritaire de l'Angleterre encore aujourd'hui, afin de pouvoir divorcer de sa femme Catherine d'Aragon et épouser Anne Boleyn, ce qu'il ne pouvait pas faire en étant catholique. Créer une nouvelle religion pour une femme, romantique n'est-ce pas ? Il décapitera Anne Boleyn quelques années plus tard, moins romantique.

Le romantisme revu par Néron

Néron n'a pas à rougir devant la démonstration de romantisme d'Henri VIII. Lui aussi a su trouver comment plaire à sa promise. Alors qu'à notre époque la simple évocation d'une soirée « Netflix and chill » suffit à conclure, l'empereur préfère offrir la tête de son ex-femme à sa nouvelle conquête. Charmant.



L'instant Pôle Emploi

S'il est vrai qu'il est difficile de concilier études et job étudiant, on peut quand même s'estimer heureux. En effet, aujourd'hui pour arrondir les fins de mois on livre des pizzas, à la Cour de Louis XIV, on suivait le roi partout avec un pot de chambre au cas où une envie pressante lui prenait. Pensez-y quand vous livrerez une calzone à sixième sans ascenseur.

Torture antique : mode d'emploi

Quand on entend « Antiquité » on pense aux dieux grecs, à la philosophie, aux merveilles architecturales de l'époque... Beaucoup moins aux méthodes de torture à la mode à cette période, toutes plus originales les unes que les autres. Petit récapitulatif non exhaustif pour étaler votre culture en soirée (non, évitez ce sujet, vous mettriez tout le monde mal à l'aise) :

-Les romains, dans un souci de se compliquer la vie, vidaient un âne, y inséraient l'individu supposé être torturé et ne laissait sortir que sa tête. Sous l'action du soleil le malheureux cuisait dans la bête et se faisait grignoter par des charognards. 10/10 pour l'originalité.

-Une autre méthode faisait fureur à l'époque : on introduisait le coupable dans un tonneau de miel sans qu'il ne puisse en sortir, et on le laissait simplement à la merci des parasites attirés par le miel. 9/10 pour la cruauté.

-Pour la recette suivante, vous aurez besoin d'un chaudron, d'un feu, d'une victime et d'un rat. Posez votre chaudron sur votre feu, déposez le rat à l'intérieur, et faites s'asseoir la victime sur le chaudron. Si tout se passe bien (ou mal selon le point de vue) votre rat devrait ronger les tissus de la victime pour s'échapper. Idéal pour les interrogatoires (hommage spécial au Titilleur). 10/10 pour l'ingéniosité.



Nyan cat

Les Perses, connaissant le statut sacré des chats en Égypte, en ont peint sur leur bouclier lors de la bataille de Péluse. Ainsi, aucun Égyptien n'a osé attaquer les Perses, ce qui a permis à ces derniers d'être victorieux.

LES PETITES PLUMES

Mon art s'y sème d'Anaïs Parinet

Le Soleil au zénith n'est qu'un ersatz blafard
De l'or de ses cheveux. La nuit, le firmament
Et la houle apaisée ne brillent pas autant
Que l'azur de ses yeux. Ô dieux, quel cauchemar !

Je subis les tourments de mon propre étendard :
Sourire désarmant, soupirs de ses amants,
C'est l'effet que je fais à tous mes prétendants.
J'essaie de m'éloigner, je crains qu'il soit trop tard.

Las ! Mon regard flambe dans l'âtre de ses yeux.
Lac ! Sois par ce baiser, le témoin de nos vœux !
Mon visage apparaît, flou, au sein de tes flots.

J'étais pourtant certain de l'avoir entendu
Mais dans l'eau j'ai sombré dès qu'il a répondu.
Ainsi m'a liquidé, fou, le son de l'Écho...

Les passions décadentes de Desèze

C'est un cadavre exquis dans la pelouse grasse,
Exhalant ses vapeurs lubriques sans pudeur,
Qui séduit le poète, et chante des laideurs
Dont il cherche toujours les plus intimes grâces.
C'est un tombeau ouvert sur des muses antiques
Épuisées par l'aiguille, affamées par le miasme,
Où son âme charmée vient puiser les fantasmes
Qui abreuvent ses nuits d'une horreur magnifique.
C'est cet amour sans gloire de la cruauté
Qui renvoie au poète, au delà des abîmes,
Le reflet distordu de sa propre beauté;
C'est cet autre Visage, obsédé par le crime,
En exaltant l'écho de sa mortalité,
Qui le rend amoureux de l'immoralité.

Prose de soir de mai de Teychon

Réveille-toi de ta servitude volontaire,
Ô peuple de France ta jeunesse est à terre.

Toi peuple jadis si difficile à dompter,
Réveille-toi de ta torpeur ne sois pas trompé,
Deviens les canines qui transperceront l'acier.

Les vois-tu agir contre ta dignité,
Bafouant ainsi les si belles valse contées,
Résigné mais on n'a pourtant pas signé
Les années telle une traînée dans un ciel hanté.

Ne les laisse pas croire que tu es sur les genoux,
Réveille-toi cueille les fleurs plantées à Nuit debout,
Récolte les graines semées pour vivre jusqu'au bout,
Fais que tes réveils n'aient plus le goût de cailloux,
Montre leurs qu'ensemble on pourfendra la houle.

Ne vois-tu pas que cette course n'a plus de raison,
Que ton souffle s'étouffe cherchant un Accon,
Mon ami je dois te dire cette course est sans nom,
Te forçant à chercher le mirage d'Apollon,
Mais tu as en toi cette force d'indignation,
N'oublie jamais l'Europe attend ton éclosion.

Retrouve tes lettres de noblesse pour y mettre fin,
Car le monde fiévreux voit disparaître l'Eden,
Ta folie te consume tel Martin Eden,
L'idéal insatisfait fait croire au Malin,
Tes souhaits les plus forts seront qu'un lendemain,
Alors que demain se trouve à porté de mains.
Et l'utopie jadis chagrin sera festin.

Tu sais leur air narquois a peur quand tu abois,
Leur foi est à l'intérieur des sanglants tournois,
Du haut des miradors observent cet abattoir,
Se délectant de nous ils grossissent leurs épois,
Ne les laisse pas croire qu'ils sont plus forts que toi,
Ne les laisse pas croire car toi seul tu peux voir,
Toi seul vois ce qu'ils n'osent dire de leur voix,
Oui car toi tu vois que leur voix n'est guère une loi.



Sol Invictus de Desèze

Noyé sous son fleuve de sang
Le ciel a perdu nos espoirs.
Nous avons vécu jusqu'au soir
Pour voir ce Soleil vieillissant
Perdre sa splendeur d'autrefois,
Et n'être plus que la chandelle
De villes et de citadelles
Qui brûleront une autre fois.
J'ai la mémoire des vieux âges
Portés par leurs gloires antiques;
Porté par leurs rites uniques,
J'ai la mémoire des vieux sages
Et le culte de leur tombeau:
Ressusciter cet œil doré,
Tenter de survivre à l'orée
D'un monde dont le cœur est faux.
Le Temps est un grand destructeur
Suivi d'un cerbère féroce:
L'Oubli, écrasant et atroce
Dont nous subissons la lourdeur
Dans nos croyances aveuglées,
Dans nos prières délirantes
Rongées d'admiration errantes
Pour des idoles bricolées.
Perdu sous son fleuve de sang,
Le ciel a noyé nos espoirs;
C'est notre triste époque noire,
L'ère d'un Soleil pourissant.

I drink jazz on the night
It's the sweet sorrow of the dream,
and it builds me a stairway of my own
there my eyes would ride into yours
seeking for a dance with you
so for a time you would be floatting with rythm through my veins

I drink jazz on the night
a sweet drugg which goes by your name
and it builds me a cloud to writte you the rain
there my eyes would read into yours
wishing to hear the beating of your heart
so for a time I would be floatting with rythm through your veins

I drink jazz on the night
a sweet and crazy cry on the dark
and it builds me a coat of this will
that my eyes shall caught yours
my lips would meet yours
so that time would not end with rythm, with you and I.

Kidnapping, de G. Bru

Quand on me demande mon plus vieux souvenir, j'ai beau réfléchir, je ne me vois pas dans une autre situation qu'actuellement. Depuis bien des années, je me réveille chaque matin attachée, toujours au même endroit. Je ne sais rien de mon tortionnaire, ni pourquoi il m'a choisie personnellement. Je ne l'ai jamais vu, mais j'arrive toujours à sentir sa présence.

Pendant toutes ces années, j'ai été battue, humiliée, brûlée, gelée, et tout cela, sans que personne ne s'inquiète jamais pour moi. Pourtant j'ai rarement été cachée. Contre ma volonté, mon bourreau m'envoyait voir plein de personnes différentes, ne serait ce que pour les saluer. Il me laissait même diriger sa voiture à sa place. Mais, je n'ai jamais rien tenté pour échapper à mon sort, je n'en avais pas la force.

À cause de cette situation, au fil des années, j'en suis même arrivée à oublier mon prénom. En avais-je un avant qu'il arrive, ou est-il arrivé trop tôt ? C'est pourquoi j'aime à me surnommer Olive, car les seuls moments de répit que j'ai eu dans cette existence étaient ceux durant lesquels mon oppresseur regardait son dessin animé de foot. J'avais la paix.

J'avais envie de vaincre, mais, je ne pouvais à peine bouger par moi même, je ne comprenais pas ma situation, ni pourquoi personne ne venait me sauver, où était donc la main rassurante de la justice dont on parlait tant ?

Pour ce qui est de l'humiliation, je me souviens qu'il m'avait même une fois trempée dans du lait pour vérifier s'il n'était pas trop chaud. Heureusement qu'à part Tom, l'autre prisonnière avec qui je ne pouvais pas parler non plus, personne d'autre ne pouvait nous voir là. Mon tortionnaire me forçait à écrire à sa place, je sais même pas si lui savait écrire. Je pense quand même qu'il a conscience des mots que je vous écris en ce moment.

Mais bon après tout, c'est dans la nature humaine, qui se soucie des pensées de sa main droite ?

LE FORUM

Grave, par Audrey WEIL : audreyonthenet.wordpress.com

Souvent, quand on parle de cinéma français, quelque soit le genre, on a tendance à se montrer un peu sceptique. Soit ça va être une comédie franchouillarde un peu beauf, soit un truc tout triste, et plat. Quant au cinéma type horreur, on accorde plus volontiers de crédit aux productions américaines. Concernant la réalisation par une femme, là on tombe vraiment dans les bas fonds, il y en a très peu et c'est bien dommage.

Alors du coup, quand sort un film de genre, français, réalisé par une femme il faut aller le voir, et on peut tomber sur une pépite. C'est exactement le cas de GRAVE, de Julia Ducournau, sorti le 15 mars 2017. Une pépite je vous dit. (Une pépite interdite aux moins de 16 ans, n'y amenez pas vos petits frères/soeurs/cousins/neveux, enfin n'y amenez pas les petits quoi)

Le speech: Justine est issue d'une famille de vétérinaires végétariens. Surdouée, elle intègre à 16 ans une école de vétérinaire renommée, où elle retrouve sa sœur, déjà dans la promotion précédente. Au cours du bizutage de début d'année, elle est obligée de manger de la viande pour la première fois de sa vie. Cet acte, a des conséquences imprévisibles, elle commence à manger de la chair humaine, et découvre une toute autre facette d'elle même. Et même plus.

Vous savez, dans beaucoup de films d'horreur, le gore est souvent gratuit. On voit des litres de sang couler, juste pour un effet scénique, c'est pas forcément indispensable, mais ça accentue l'angoisse et le choc, et ça rend bien.

Alors oui, certains moments sont vraiment malsains, et on se sent assez mal à l'aise dans notre fauteuil. Julia Ducournau ne semble pas s'être encombré d'hésitations ni de pudeur, et ça c'est vraiment cool.

Dans Grave, tout est exactement à sa place. Il y a du sang quand il doit y avoir du sang, et c'est gore quand ça doit être gore, mais jamais à outrance. Quand il y a une scène dérangeante (et au final il n'y en a pas tant que ça), elle a une utilité. Le malaise vient du fait que ce soit plus que suggéré. On voit vraiment tout, et c'est ça qui est vraiment dérangeant.

Malgré le sujet, Grave est un film au rendu vraiment très esthétique. Globalement, on a souvent devant nous des espaces vides, avec un focus sur un ou plusieurs personnages en plein milieu et rien autour. En somme, tout ça renforce la solitude de Justine face à ce qui lui arrive.

Tout est réfléchi, des plans à la gestuelle des corps, et ça se ressent.

Julia Ducournau joue également avec la couleur rouge et la lumière. Des fois on se retrouve dans des longs couloirs, dans des grands salles vides, et la lumière rouge est omniprésente, rappel du sang qui est presque un membre à part entière du film. Ce sang est tout nouveau pour l'héroïne (ancienne végé rappelons-le) et d'un coup il devient un élément central dans sa vie.

À plusieurs reprises on peut se retrouver dans certains personnages, et dans un sens c'est peut être ce qui provoque ce malaise chez le spectateur.

Au delà du cannibalisme, il y a une vraie histoire. C'est bien tourné, bien scénarisé, et je pense sincèrement que c'est un film qui vaut le déplacement, et j'espère qu'il redorera le blason du cinéma français.

TEMPÊTE DE SABLE

20

Écrit et réalisé par Elite Zexer

Israël 2016

Grand prix du jury, festival de Sundance 2016 ,

Oscar du meilleur film étranger Israeli entry

Par Léa GILLET

Première scène, Suliman apprend à sa fille Layla à conduire sur une petite route déserte et poussiéreuse. Dans la même foulée, on apprend que cette jeune fille étudie à l'université. Un avenir prometteur en somme pour une jeune fille d'une communauté bédouine, enracinée dans les traditions patriarcales. Dynamique, sérieuse, moderne , Layla a tout pour s'enfuir du quotidien traditionaliste de son « village ».

Tout nous pousse à y croire, jusqu'au moment où elle baisse les yeux lorsqu'un homme accoste son père dans la voiture. NON ! POURQUOI ?! Pourquoi baisser les yeux et s'effacer devant un voisin ? Pas si facile de sortir du statut « soumis » de la femme dans cette communauté en fin de compte. On le ressent d'autant plus lorsque la mère de Layla, Jalila doit accueillir la seconde épouse de son mari. Et que dire lorsqu'elle découvre que Layla à un petit-ami à l'université ? Son père est « obligé » d'agir dit-il encore et toujours. Sauver les apparences, faire bonne figure est un devoir pour être un homme, un vrai aux yeux de tous....sauf de ceux de sa propre famille. La sympathie que l'on éprouvait pour Suliman s'amenuise au fur et à mesure, tandis que notre agacement envers Jalila se transforme en compréhension et en compassion .

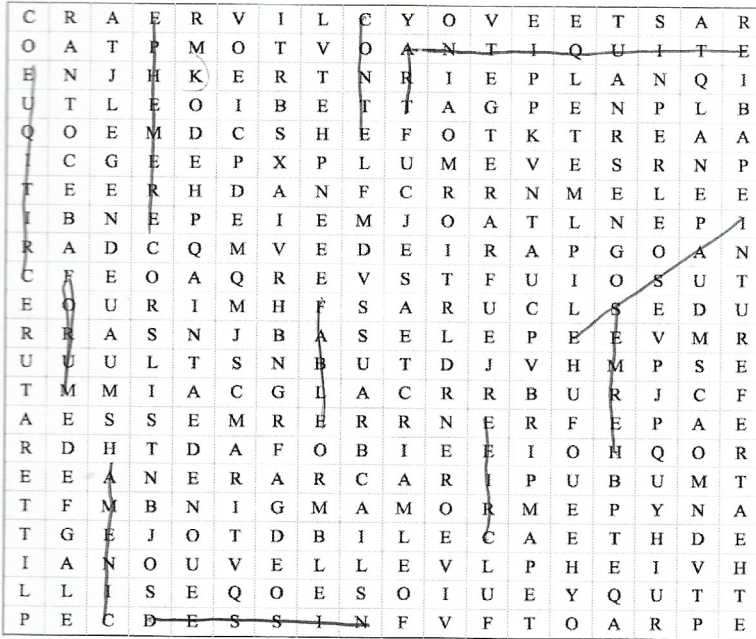
« *Tempête de sable* », quel titre savamment choisi ! Elle gronde, gronde, cette tempête, dans le cœur de Layla , dans celui de Jalila mais aussi à l'horizon....risquant de tout dévaster sur son passage.

Un film féministe me direz-vous ! Plutôt féministe et militant , car il montre que ni les hommes, ni les femmes ne pourront se libérer du joug des traditions sans s'aider mutuellement.

Un film progressiste qui nous fait réfléchir sur la place des traditions dans n'importe quelle société.

LA K'HERMÈS

Mots mêlés : retrouvez tous les mots de la liste. Les mots apparaissent dans tous les sens et une lettre peut être utilisée plusieurs fois



- | | |
|----------------------|-------------|
| Antiquité | Littérature |
| Art | Livre |
| Cinéma | Médiéval |
| Conte | Musique |
| Criée | Mythe |
| Critique | Nouvelle |
| Dessin | Peinture |
| Éphémère | Perle |
| Essai | Petite |
| Fable | Plume |
| Fil | Poème |
| Forum | Renaissance |
| Hermès | Revue |
| Kermesse | Roman |
| Légende | Théâtre |

Charades : saurez-vous trouver la réponse ?

Charade n° 1 :

Mon premier est une étendue d'eau.
 Mon deuxième est ce que l'on dit quand on laisse tomber une pièce de 10 francs du haut d'un pont.
 Mon troisième est très étroit.
 Mon tout est une célèbre troupe de théâtre nationale.

Charade n° 2 :

Mon premier est un animal
 Mon deuxième est un animal
 Mon tout est un animal

Charade n° 3 :

Mon premier est bavard
 Mon deuxième est un oiseau
 Mon troisième est au chocolat
 Mon tout est un gâteau

Réponses :
 Charade n°1 : la Comédie Française
 (lac-oh mes dix francs-seize (13 et 3))
 Charade n°2 : le serpent (cerf-paon)
 Charade n°3 : une bavaroise au
 chocolat (bavard-oiseau-chocolat)

Quel dieu es-tu en soirée ?

22

1. Une grosse soirée se prépare...

- ♥ C'est toi qui l'organises.
- ♠ Tu ramènes les bières.
- ♣ Tu fais tourner l'info.
- ♦ Tu n'es pas au courant.

2. En arrivant...

- ♠ Tu es déjà ivre.
- ♥ Tout le monde vient te parler.
- ♣ Tu vas aider l'organisateur.
- ♦ Tu n'as pas été invité(e).

3. On te propose un verre...

- ♣ Non merci ! Tu es SAM ce soir.
- ♠ Tu t'es déjà servi(e).
- ♥ Tu acceptes, ça participe à l'ambiance.
- ♦ Tu es seul(e) chez toi, rappelle-toi.

4. L'ambiance est propice à la romance...

- ♥ Tu sais que tu as l'embarras du choix.
- ♠ Tu as un harem de bouteilles à tes pieds.
- ♣ Tu te prends pour cupidon.
- ♦ Tu n'es pas invité(e) (et célibataire).

5. La soirée touche à sa fin...

- ♠ Un dernier verre !
- ♥ Tu récupères quelques numéros.
- ♣ Tu aides à ranger quelques trucs.
- ♦ De toutes façons tu ne voulais pas y aller.

6. Au moment de rentrer...

- ♣ Tu ramènes tes potes.
- ♠ Tu vomis sur la banquette arrière.
- ♥ Tu es bien accompagné(e).
- ♦ Une tisane et au lit !

♦ Tu es Hades. Personne ne peut t'encadrer et tu le leur rends bien.
♣ Tu es Hermès. Le pigeon de la bande : tu aimes rendre service.
♥ Tu es Dionysos. Toute occasion de boire est bonne à prendre.
♥ Tu es Zeus. Charismatique, dragueur, tout le monde te kiffe et t'admire.

Tu as une majorité de :

Tout d'abord, merci à toi lecteur d'avoir lu cette revue. Elle est faite par et pour les étudiants, donc n'hésitez pas à nous donner vos impressions sur notre page Facebook Asso-ALC Bordeaux Montaigne, par mail à l'adresse hermes.alc.bdx@gmail.com, ou de vive-voix au local H008 d'ALC. Nous attendons également avec impatience vos œuvres que vous pourrez nous transmettre par les mêmes moyens. Aussi, si vous voulez vous tenir au courant des dernières infos concernant la revue et lire la version complète des textes du fil d'Ariane, nous vous donnons rendez-vous sur notre site web : <https://hermesalcbdx.wixsite.com/revue-hermes-alc>

A propos d'ALC : Il s'agit de l'association étudiante à l'origine de l'Hermès. Son but est de promouvoir la filière des Lettres Classiques en proposant notamment du tutorat en Latin, Grec et Littérature française. Si aucune de ces trois disciplines ne vous intéresse, sachez qu'il y a également du thé, du café et de quoi grignoter au local H008, ainsi que des étudiants fort sympathiques prêts à discuter de tout et de rien.

Enfin, notez qu'une soirée de lancement aura lieu à la MDE ce mois-ci, pensez à vous tenir informé !

**A très bientôt au prochain numéro
de l'Hermès !**

Rendez-vous au local
H008 pour contacter
l'asso ou via notre page
Facebook : Asso-ALC
Bordeaux Montaigne !



Association
Lettres-Classiques
Bordeaux-Montaigne

Pour nous faire parvenir vos créations :



L'Hermès



hermes.alc.bdx@gmail.com



<https://hermesalcbdx.wixsite.com/revue-hermes-alc>

Crous

Bordeaux
Aquitaine



Université
**BORDEAUX
MONTAIGNE**